



N° 18, 2024

RILUNE – Revue des littératures européennes

“Eu-topies. Géocritique du mode utopique
dans les littératures européennes contemporaines”

Yves Clavaron
(Université Jean Monnet Saint-Étienne)

Mermere d’Hugo Verlomme :
approche hydrocritique d’une écotopie océanique

Pour citer cet article

Yves Clavaron, « *Mermere* d’Hugo Verlomme : approche hydrocritique d’une écotopie océanique », dans *RILUNE – Revue des littératures européennes*, n° 18, *Eu-topies. Géocritique du mode utopique dans les littératures européennes contemporaines*, (Michele Morselli, Gaetano Lacalandra et Camilla Marchisotti, dir.), 2024, p. 3-18 (*version en ligne*, www.rilune.org).

Résumé | Abstract

FR Le roman d’Hugo Verlomme, *Mermere* (1978-2020), met en scène un conflit entre deux humanités, les terriens, qui représentent un monde dévasté par la pollution et l’hypertechnologie, et les « noés », humains océanisés qui tentent de refonder leur relation avec la nature à travers le respect des écosystèmes marins. L’objet de l’article est d’étudier en quoi ce roman constitue une écotopie dans la lignée d’*Ecotopia* d’Ernest Callenbach, une utopie écologique fondée sur le monde maritime, un espace original par rapport aux lieux utopiques traditionnels. Dans le sillon de l’« oceanic turn » pris par les sciences humaines, l’article s’inspire de ce que Laura Winkiel appelle « hydrocritique », une géocritique adaptée au monde maritime, qui vise à étudier les productions littéraires et artistiques comme imbriquées, au niveau spatial et temporel, à la géographie et à l’agentivité de l’océan.

Mots-clés : Hugo Verlomme, écotopie, hydrocritique, océan, anthropocène.

EN Hugo Verlomme’s novel, *Mermere* (1978-2020), depicts a conflict between two humanities, the earthlings, who represent a world devastated by pollution and hypertechnology, and the « noés », oceanized humans who attempt to rebuild their relationship with nature through respect for marine ecosystems. The paper aims at showing to what extent this novel is an ecotopia in the tradition of Ernest Callenbach’s *Ecotopia*, an ecological utopia based on the maritime world, which is an original space compared with traditional utopian places. In the wake of the « oceanic turn » taken by the humanities, the article draws on what Laura Winkiel calls « hydrocriticism », a geocriticism adapted to the maritime world, which aims to study literary and artistic productions as spatially and temporally intertwined with the geography and agency of the ocean.

Keywords : Hugo Verlomme, Ecotopia, Hydrocriticism, Ocean, Anthropocene.

YVES CLAVARON

Mermere d’Hugo Verlomme :
approche hydrocritique d’une écotopie océanique

La définition de l’utopie se caractérise par une hésitation sur l’étymologie : *ou-topos/eu-topos*, entre lieu de nulle part et lieu heureux, même si c’est la première acception qui prédomine. La plupart des utopies sont constituées par un récit qui propose la description d’une organisation sociale remarquable, d’une communauté apparemment sans défaut, le plus souvent effectuée par un voyageur qui raconte ses aventures. Née avec l’élan humaniste de la Renaissance et la célèbre *Utopia* (1516) de Thomas More à l’avènement de la modernité, l’utopie est un genre qui a plus de mal à tenir au XX^e siècle dans des sociétés traumatisées par les violences de l’histoire, l’extermination de masse et le génocide ainsi que les menaces d’une technologie agressive et mortifère. Pour ne donner qu’un exemple, très connu, on peut citer le cauchemar technopolitique de *1984*, la dystopie de George Orwell. Le passage à l’Anthropocène qui marque l’anthropisation achevée de la Terre¹, – une ère qui traduit le pouvoir des humains sur la planète devenus force géologique ou tellurique –, et la crise environnementale qui en découle inspirent davantage des récits post-apocalyptiques que des utopies.

Le politiste Yannick Rumpala se demande pourquoi l’horizon des récits écologiques et climatiques est souvent « l’effondrement généralisé » et la catastrophe et cherche des alternatives. Il distingue un système binaire constitué par deux blocs qu’il faut dépasser : « celui d’une exacerbation du registre dystopique sous une forme apocalyptique ou post-apocalyptique, d’un côté, et celui de la réactivation utopique, qui peut être fortement teintée d’optimisme technologique, d’un autre

¹ Cf. Christophe Bonneuil, Jean-Baptiste Fressoz, *L’Événement Anthropocène. La Terre, l’histoire et nous* [2013], nouvelle édition révisée et augmentée, Paris, Seuil, « Points Histoire », 2016.

côté»². L'écotopie risque de dégénérer en dystopie car la crise environnementale est propice au développement d'un imaginaire apocalyptique. De son côté, le philosophe Damien Delorme évoque « tout un champ de l'exploration littéraire des modes d'habitation écologique qui prend la forme de récits écotopiques. Ces récits s'inscrivent dans la tradition des utopies mais font de l'écologie le centre de gravité de ce vivre-ensemble idéal »³. Il distingue deux pôles dans ces œuvres, d'une part, la « terraformation transhumaniste » qui relève de ce qu'on a pu appeler le « bon Anthropocène » et envisage des solutions technoscientifiques pour remédier au désastre souvent produit par une hypertechnologie non maîtrisée, d'autre part, la « reterrestrialisation », qui vise à une « reconnexion au territoire, une relocalisation des structures de pouvoir, un allègement du poids de la technosphère sur les écosystèmes »⁴ dans l'optique du « retour au terrestre » défendu par Bruno Latour dans *Où atterrir* (2017). Ainsi, l'utopie écologique ne se fonde pas nécessairement sur le développement technologique et la géo-ingénierie et ne se réduit pas inévitablement à une techno-utopie.

Le roman *Ecotopia* d'Ernest Callenbach publié en 1975 qui montre l'écologie au pouvoir est un paradigme de la deuxième tendance décrite par Damien Delorme et fonde le genre de l'écotopie. Le titre *Ecotopia* est une contraction d'« ecology » et de « topos ». Le toponyme comprend à la fois une référence à l'*Utopia* de More, s'inscrivant dans une filiation historique et littéraire, et à l'*oikos* (οἶκος), l'ensemble des biens et des hommes rattachés à un même lieu d'habitation, suggérant que la Terre est la maison commune de tous les êtres vivants. L'écotopie ou utopie écologique constitue une tradition en Californie dans la mouvance des idéaux hippies, comme le roman d'Ursula Le Guin, *The Dispossessed* (1974), sous-titré « une utopie ambiguë ». Il s'agit de « rejouer les principes de l'u-topos à l'aune des préoccupations écologiques » selon Jérôme Dupont et Stéphanie Sagot⁵, qui font remonter la tradition de l'écotopie à *News from Nowhere or An Epoch of Rest. Being some Chapters from a Utopian Romance* de William Morris en 1890. L'écotopie apparaît comme un sous-genre contemporain de l'utopie, protéiforme, correspondant à une *Weltanschauung* et répondant à l'attente d'une communauté de lecteurs intéressés par la science-fiction et les questions

² Yannick Rumpala, *Hors des décombres du monde. Écologie, science-fiction et éthique du futur*, Ceyzérieu, Champ Vallon, 2018, p. 85.

³ Damien Delorme, « Poétiser la transition écologique », *Les Cahiers de la Justice*, vol. 3, 2019, p. 547.

⁴ *Ibid.*

⁵ Jérôme Dupont, Stéphanie Sagot, « Écotopies : fictions et transformations au Plantacionocène », dans Alessandro Zinna, Michela Deni, Béatrice Gisclard (dir.), *La Vie. Modes d'emploi et stratégies de permanence*, Toulouse, Éditions CAMS/O, « Actes », 2022, p. 147.

environnementales. Dans le roman de Callenbach, de façon analogue à l'*Utopia* de Thomas More (1516), un voyageur, journaliste en l'occurrence, découvre un lieu isolé proposant une forme d'organisation sociale et politique exemplaire. Suite à une Sécession de l'Ouest du pays (et non du Sud comme au XIX^e siècle), le territoire d'Écotopia, formé de la Californie, de l'Oregon et de l'État de Washington, se coupe du reste des États-Unis qui constitue un repoussoir. Le nouvel État met en place une sécession arcadienne afin d'édifier un type de société centré autour des questions écologiques. Ses valeurs se fondent sur un refus du capitalisme libéral, du consumérisme et de l'extractivisme forcené qui alimentent le mythe de la croissance. Écotopia met en place un nouveau système de gouvernement doté de structures plus légères afin de favoriser une participation citoyenne, une économie circulaire prenant en compte le traitement des déchets, la permaculture, la pratique de l'écomobilité... La société d'Écotopia se construit sur des relations pacifiques entre les individus qui adhèrent à ses valeurs, antinomiques de celle des États-Unis, et fondées sur le respect de la nature.

Trois ans après *Écotopia*, en 1978, Hugo Verlomme publie *Mermere* aux éditions Maritimes et d'Outre-Mer puis une version remaniée et corrigée en 2020 aux éditions ActuSF⁶. Nous nous demanderons en quoi ce roman, classé dans la catégorie science-fiction, constitue une écotopie, une utopie écologique fondée sur le monde maritime, un espace original par rapport aux lieux utopiques traditionnels. Il s'agira d'examiner ce que l'océan permet de dire sur les manières de préserver l'état d'une planète menacée par une grave crise écologique et quel type de société il permet de fonder.

1. Océan et dystopie terrienne : géocritique de l'espace océanique

Le roman *Mermere* met en scène un conflit entre deux humanités, les terriens, qui représentent un monde dévasté, et les noés⁷, êtres maritimes qui tentent de refonder leur relation avec la nature à travers les écosystèmes marins. Pour ces derniers, l'océan n'est en rien un espace vacant à traverser, *aqua nullius*, un lieu irréductible à l'appropriation humaine. Avec l'avènement de l'Anthropocène et ses conséquences océaniques (élévation du niveau des mers, fonte des glaces, acidification des océans, tempêtes hors norme et phénomènes d'extinction massive),

⁶ Le titre fait écho au cycle *Terremer* (*Earthsea*) d'Ursula Le Guin, commencé en 1964. Terremer est un monde composé de centaines d'îles situées dans un vaste océan.

⁷ Hugo Verlomme écrit sans majuscules les noms des peuples.

l'histoire humaine et la force géologique océanique sont irrévocablement entremêlées et imbriquées l'une dans l'autre. Hugo Verlomme procède à une véritable écriture de l'Océan, une fictionnalisation de la mer dans le cadre d'une écotopie qui permet de sortir de l'hydrophasie, ce silence et cet oubli de la mer déplorés par Margaret Cohen⁸.

Dystopie à l'ère du Molysmocène

Dans le premier chapitre de son essai sur les écofictions, Christian Chelebourg parle de « cauchemar écologique » et précise que « la pollution manifeste une psychologie de la domination ; elle est l'apanage de la force brute »⁹, ce qui correspond bien aux pratiques politiques autoritaires des régimes terriens évoqués dans le roman de Verlomme. Dans son essai *Homo detritus. Critique de la société du déchet*, Baptiste Monsaingeon emprunte à Maurice Fontaine, biologiste spécialiste de l'étude des pollutions marines, le concept de Molysmocène, de *molusma* en grec, la tache, la souillure, pour désigner l'ère à venir, caractérisée par la pollution¹⁰.

Le roman de Verlomme oppose espace maritime et espace terrestre, mais les deux sont entrés à des degrés divers dans le Molysmocène. L'état de la planète correspond aux dystopies en vigueur dans les fictions post-apocalyptiques telles celles de Margaret Atwood, Paolo Bacigalupi ou encore Jean-Marc Ligny. Dans ces romans, l'espace se construit souvent de manière binaire : d'un côté, de petites enclaves, gouvernées par une technoscience de pointe et strictement protégées, de l'autre, le vaste monde extérieur, qui offre le spectacle d'une humanité agonisante. Ainsi, dans le roman de Jean-Marc Ligny, *Exodes*, l'enclave de Davos, ville sous dôme ultra-protégée, que l'on peut considérer comme un espace utopique, est assiégée par des humains aux abois, les « outers »¹¹, rêvant de pénétrer dans l'enclave. Le roman de Margaret Atwood, *Onyx and Crake*, crée un véritable *apartheid* entre les « compounds » très sécurisés, hypercampus

⁸ Margaret Cohen, « Literary Studies on the Terraqueous Globe », *PMLA*, vol. 125, n° 3, 2010, p. 657-662.

⁹ Christian Chelebourg, *Les Écofictions. Mythologies de la fin du monde*, Bruxelles, Les Impressions nouvelles, 2012, p. 19 et 21.

¹⁰ Il affirme que l'Anthropocène est « un Poubellocène ». Baptiste Monsaingeon, *Homo detritus. Critique de la société du déchet*, Paris, Seuil, « Anthropocène », 2017, p. 13-14.

¹¹ Jean-Marc Ligny, *Exodes*, Nantes, L'Atalante, 2012, p. 283.

qui abritent l'élite des techniciens et ingénieurs de l'industrie génétique, et les « plèbezones » (*pleeblands*), villes à l'abandon où règne l'insécurité¹².

Dans le roman de Verlomme, la terre a été ravagée par la pollution au point que les « déchets de synthèse indestructibles » sont expédiés dans l'espace par d'immenses fusées, des « navelles »¹³, dont on apprend qu'elles vont être supprimées, avec le projet de jeter à nouveau les déchets dans l'océan pour faire des économies (*M* 417). De son côté, « la mer était alors moribonde, et dans son agonie elle entraînait la planète qui la tuait » (*M* 203). Le texte construit le réseau sémantique de la fin du monde : « l'hypertechnologie signifiait la lente agonie du monde marin, du globe » (*M* 238) ainsi que celui de la toxicité liée à l'acidification des eaux. De fait, la pollution marine reste encore visible sur le territoire de Mermere à travers le plastique flottant qui rappelle le *Great Pacific Garbage Patch* : « Un iceberg de plastique, craché par les poumons moribonds de la Terre » (*M* 82), les « banquises plastifiées » (*M* 251), les « bestiaires de plastique qui flottent vers Sable » (*M* 234). En effet, dans le domaine de Sable, ce sont des produits de la société de consommation qui déferlent, surtout « un grand nombre de jouets à la dérive » (*M* 469), qui peuvent réjouir les enfants, mais constituent également des « élixirs de morts » qui empoisonnent la nature (*M* 232). Cette invasion du plastique rappelle la nécessité dans laquelle sont placés les noés de rompre avec les erreurs des terriens. Dans un roman parfois assez manichéen, un personnage maléfique et passablement caricatural, le chef de l'État panafricain Mahmud Al Kaswini, qui représente la « technologie malfaisante » des terriens (*M* 224) et veut empoisonner les noés, « cette race de fuyards » (*M* 201), constitue une allégorie du mal. Parmi ce que le récit appelle les mythes de la Terre se trouvent des récits disqualifiant les noés, les transformant en figures de l'altérité absolue et les excluant de l'humanité : « des terroristes prêts à tout » (*M* 409), « “une minorité ... bandits sans envergure... guérilleros à l'ancienne mode” » (*M* 37).

Outre les pollutions diverses, un autre problème réside dans la surpopulation – une terre « écrasée sous le poids d'une surpopulation infernale » (*M* 410), un thème récurrent des récits en lien avec la crise environnementale, souvent associé à des projets malthusiens pour faire baisser la tension démographique. Le récit précise que l'usage criminel d'un poison a « rayé de la planète un tiers de sa population en six jours » (*ibid.*) dans une forme d'écoterrorisme d'État. Le pouvoir accuse

¹² Margaret Atwood, *Onyx and Crake* [2003], London, Virago, 2020, p. 31 ; *Le Dernier homme*, trad. Michèle Albaret-Maatsch, Paris, Robert Laffont, « Pavillons », 2005, p. 39.

¹³ Hugo Verlomme, *Mermere* [1978], version remaniée et corrigée, Paris, ActuSE, 2020, p. 318. Dorénavant, les références seront indiquées en parenthèses, par *M* suivi du numéro de page.

le savant Nestor Jenkins, dont les mystérieux travaux rappellent ceux de Victor Frankenstein¹⁴, de s'être rendu coupable de négligence et d'avoir laissé échapper le sérum/poison de son laboratoire alors que la formule en a été volée par des hommes de main des autorités. À l'approche de la terre, la faune devient de plus en plus rare, preuve de l'extinction de nombreuses espèces animales (*M* 267).

Récit de fondation : une utopie marine et écologique

C'est sous la conduite de Jenkins que les noés font sécession et fuient la terre pour vivre sur et sous la mer où ils organisent une vie en harmonie avec l'univers maritime, soucieuse de préserver les écosystèmes marins. La « vaste étendue bleue » devient alors Mermere (*M* 85). La délimitation reste imprécise et le roman se contente d'évoquer un vaste océan, unique et sans nom, qui s'oppose au monde des terriens. Jenkins, le père fondateur, quitte la terre avec sa compagne Maya sur son voilier *Thebah* pour rejoindre définitivement le pavillon sous-marin qu'il s'est aménagé (*M* 145). Jenkins joue d'une certaine manière le rôle de Noé et de son arche lors du Déluge en sauvant l'humanité d'une disparition totale (*Genèse* 6-9). Sa devise – « la vérité est subversive » (*M* 497) – est significative car elle renvoie à la fonction contestataire de l'utopie telle que la décrit Paul Ricœur par opposition à l'idéologie qui est davantage conservatrice et vise au maintien du *statu quo*¹⁵. Dans ces deux figures de l'imaginaire social, la fonction subversive de l'utopie s'oppose ainsi au caractère intégrateur de l'idéologie. Le Grand Centre est le berceau de la civilisation noé avec en son cœur le Pavillon Jenkins, « le lieu matriciel des noés » (*M* 154), manière de réintroduire une forme d'idéologie par l'institutionnalisation de la mémoire collective, à travers des archives et des hologrammes qui représentent le récit fondateur (*M* 144). Certains noés éprouvent néanmoins une forme de culpabilité : « après que l'homme eut renié et tué sa mer originelle, les noés n'étaient-ils pas devenus des intrus dans l'univers équilibré des cétacés ? » (*M* 334) Les noés restent des hommes, mais repentis et en harmonie avec l'univers liquide.

Selon les principes du transhumanisme, le noé, considéré comme un « cétacé humain » (*M* 364), relève d'une humanité augmentée : cet *homo aquaticus* est doté d'un « okam », inventé par le savant Okamoto (*M* 412),

¹⁴ « Les découvertes de Jenkins devaient nous faire percevoir un mystère de la vie, de la création, permettre des guérisons... Plus tard, lui et son équipe ont su que cette formule pouvait devenir une arme effroyable, une négation de la vie menaçant l'humanité tout entière. Mais il était déjà trop tard » (*M* 237-238).

¹⁵ Paul Ricœur, *L'Idéologie et l'utopie*, Paris, Seuil, « La couleur des idées », 1997.

une greffe au niveau de la gorge qui le rend capable de respirer sous l'eau. Une gelée d'algue, l'agareye, protège la cornée du sel marin et permet d'avoir une excellente vision sous l'eau (M 48). Les noés sont parfois dotés d'une puissance mentale particulière, à l'instar de Horn, qui vainc la femelle orque tueuse par la force de son esprit dans une lutte tendue (M 102-103). Le transhumanisme est, on le rappelle, un mouvement qui, en s'appuyant sur les progrès de la biologie et de l'intelligence artificielle, défend l'idée de transformer ou dépasser l'homme pour créer un post-humain, ou un transhumain, aux capacités supérieures à celles des êtres actuels¹⁶. Le roman à la fois montre les dangers d'un usage inconsidéré des sciences et des techniques tout en y recourant avec mesure pour transformer l'humain en être amphibie.

La civilisation noé bénéficie d'ailleurs d'une technologie : un « distillateur solaire » dont l'usage n'est pas précisé mais dont on devine qu'il sert à désaliniser l'eau de mer (M 120), « les fours solaires, les générateurs thermiques, les capteurs de courants, les okams géants abritant le domaine » (M 477). Les noés utilisent des capsules, des « jonas » qui rappellent bien sûr le ventre de la baleine et qui leur permettent de passer de leurs radeaux flottant sur la mer à leurs installations sous-marines. De fait, on ne voit guère cette technologie à l'œuvre ; elle est présente mais utilisée de manière si raisonnable qu'elle paraît inemployée et inoffensive. Au total, les noés restent vulnérables et quasi impuissants face aux terriens qui jouent aux apprentis sorciers, « cette folie électrique, brûlante, hostile dont est saisie la Terre [...]. Que pouvons-nous espérer faire contre leur technologie blindée, nous, presque nus et sans armes ? » (M 232). À l'encontre des valeurs des terriens, ils privilégient le merveilleux en utilisant par exemple l'agartha, une algue d'eau profonde aux pouvoirs magiques car « elle permet d'ouvrir bien des yeux, de faire éclore bien des rêves » (M 69). Contre tout matérialisme, ils valorisent l'onirisme, qui guide les personnages dans les nombreuses scènes de vision du roman. Leur mysticisme s'exprime notamment dans une cérémonie, qui consiste à « offrir des cœurs d'agartha à la nuit » (M 489).

Écriture de l'écotopie

Habituellement, le récit utopique se caractérise par le récit d'un voyageur qui sert de médiateur entre deux mondes et ce

¹⁶ Cf. par exemple l'article d'Emmanuel Picavet, « Réflexions sur le transhumanisme : entre amélioration individuelle et défi pour le progrès collectif », *Diogène*, vol. 263-264, n° 3-4, 2018, p. 185-200.

narrateur/descripteur est ressortissant du pays connu du lecteur. Dans les quatre cinquièmes du récit d'Hugo Verlomme, la narration est intradiégétique, dévolue à divers personnages, avec parfois l'intrusion d'une voix narrative omnisciente qui se fait entendre pour signaler une défaillance des héros à la manière de Stendhal¹⁷. Surtout, le point de vue est originaire du monde nouveau, le pays utopique. Ce n'est qu'à la fin du roman qu'un relais narratif très tardif s'opère et que l'histoire est prise en charge par le navigateur ethnologue, un terrien, dont le nom Emmolrev est l'anagramme de Verlomme¹⁸. Cette figure de l'auteur, à laquelle les héros ont confié des manuscrits, veut faire le récit de son expédition chez les noés afin de décrire leur civilisation. Simple concession au genre de l'utopie, le journal du voyageur, organisé en dix entrées du lundi 22 septembre au samedi 4 octobre, constitue de fait un récit cadre au récit qu'on vient de lire tout en relançant une quête jamais achevée : « Partir, c'est aussi continuer » (M 499). Une autre différence réside dans le fait que le pays inconnu est en fait connu puisqu'il s'agit de la mer qui représente, comme le rappelle l'un des protagonistes, « 71 % de la planète » (M 235). De fait, la taille de Mermere, l'ensemble des mers et des océans, une hyper-mer, est immense, bien plus vaste que celle des pays utopiques habituels, réduits souvent à la taille d'une île ou d'un isolat, d'autant qu'il faut inclure la surface et les profondeurs océaniques. Dans le roman de Verlomme, c'est l'espace utopique, Mermere, qui est central et majoritaire tandis que l'espace des terriens, essentiellement urbain, se situe en périphérie.

L'originalité du roman réside dans le fait d'avoir utilisé l'espace maritime comme lieu de l'utopie et non une quelconque planète ou une petite île à l'écart des voies maritimes. Aucune mer ni océan n'est nommé : c'est un océan global. Les noés co-évoluent avec le milieu océanique dont ils ne sont pas séparés, dans une forme de « trans-corporalité » : toutes les créatures y compris humaines, en tant qu'êtres incarnés, sont imbriquées dans le monde dynamique et matériel, qui les traverse, les transforme et est transformé par elles, selon Stacy Alaimo¹⁹. Le roman se prête à ce que Laura Winkiel appelle « l'hydro-critique », une géocritique adaptée au monde maritime, qui vise à étudier les productions littéraires

¹⁷ Le manque d'attention des héros ne leur permet pas de remarquer « une petite silhouette noire » qui les espionne lorsqu'ils débarquent sur terre (M 295).

¹⁸ Son navire, qui ressemble au *Thebah* de Jenkins, se nomme *Éon*, anagramme ou anacyclique de Noé et non palindrome comme le suggère le roman (M 437).

¹⁹ Stacy Alaimo, *Exposed: Environmental Politics and Pleasures in Posthuman Times*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2016. Le chapitre 5 « Oceanic Origins, Plastic Activism, and New Materialism at Sea » s'intéresse plus particulièrement aux phénomènes de transcorporalité océaniques, au travail culturel des récits et des représentations qui relient les corps humains à la mer.

et artistiques comme imbriquées aux échelles spatiale et temporelle, à la géographie et à l'agentivité de l'océan²⁰. L'hydro-critique aborde la littérature dans une perspective politique et, à ce titre, remet en cause les formes tyranniques de pouvoir comme celles émanant des puissances maritimes militaires ou impériales : c'est précisément ce à quoi Mermere se trouve confronté avec l'assaut impérialiste des États terriens. L'hydro-critique prend également en charge ce que Lawrence Buell appelle le discours sur le toxique – « toxic discourse »²¹ – qui représente les phénomènes de pollution et de dégradation environnementale tout en manifestant l'anxiété des sociétés humaines face à la dévastation de la nature. Dans la perspective écocritique océanique davantage encore que terrestre, l'écologie apparaît comme une ontologie de la relation et s'inscrit dans un environnementalisme philosophico-politique par une appréhension plus complexe de l'histoire écologique et de ses implications sociales et idéologiques.

2. Une utopie de la relation et de la liquidité

Le territoire des noés est organisé en domaines – de « minuscules continents » (M 479) réunissant de petites communautés indépendantes comme celle du Volcan, installée dans le cratère d'un volcan sous-marin. Ces espaces apparaissent flottants, comme à la dérive. Une des prémisses de la géocritique selon Bertrand Westphal est la transgressivité, qui ferait de tout espace un ensemble foncièrement fluide, nomade, à la manière de la déterritorialisation promue par Gilles Deleuze et Félix Guattari (*Mille plateaux*, 1980) et du désengagement spatial que la notion implique²².

Déterritorialisation du monde et fluidité sociale

Mermere forme un univers essentiellement liquide, mais contrairement au régime utopique traditionnel, le territoire des noés n'est pas clos sur lui-même : le récit se joue souvent à la limite entre terre et océan, qui ne cessent d'interagir au niveau de l'écotone, une zone de transition écologique entre les deux écosystèmes, adjacents mais différents, un entre-deux en tension²³. Situé en haute mer, Mermere est

²⁰ Laura Winkiel (dir.), *Hydro-criticism, English Language Notes*, vol. 57, n° 1, 2019.

²¹ Lawrence Buell, « Toxic Discourse », *Critical Inquiry*, vol. 24, n° 3, 1998, p. 651.

²² Bertrand Westphal, « Pour une approche géocritique des textes », dans *Id.* (dir.), *La Géocritique mode d'emploi*, Limoges, PULIM, « Espaces Humains », 2000, p. 9-40.

²³ Cf. la définition d'Eugene P. Odoum, *Fundamentals of Ecology*, 3^e édition, Philadelphia, W. B. Saunders, 1971, p. 157, reprise par Markus Arnold, Corinne Duboin et Judith Misrahi-Barak,

relativement éloigné des rivages terrestres mais reste accessible : le Postier, « une large soucoupe suspendue entre deux eaux » (*M* 244), établit un sas pour les noés avant d'« atterrir », tandis que des régions « tampons » comme Nomans, « à la lisière du désert des terriens » (*M* 255), constituent un *no man's land*. L'action romanesque dramatise les zones de contact qui représentent un point de passage vers le monde des autres. Dans le sens inverse, le restophare géré par Xica, construction flottante soutenue par des bouées, forme un avant-poste où les transfuges de la terre subissent un examen informel de la part de la tenancière avant de pénétrer en territoire noé (*M* 252). Parvenus sur terre, les noés, faits pour la vie de l'eau, se déplacent plus aisément par le fleuve dont ils découvrent la puissance, pour échapper aux poursuites des terriens. Ils ne peuvent s'empêcher d'éprouver un regret écologique, eux qui vivent dans l'eau salée : « toute cette eau douce gâchée ! » (*M* 314)²⁴. Les fleuves, qui relient le temps géologique profond et l'histoire de surface de plus court terme, font partie de l'hydrosphère dans laquelle évoluent les noés. Mermere est faiblement territorialisé, sans frontières politiques malgré la présence de « domaines », et ne se caractérise donc pas par son insularité, même s'il est parsemé d'îles. Il existe des cartes de Mermere que détient Loïk, gardien des archives, comme « la grande carte parcheminée » qu'il prête à Horn pour son voyage (*M* 195). Cette carte renouvelle la cartographie traditionnelle en incluant une géographie sensible, construisant une véritable polysensorialité à partir de repères maritimes, labiles, discrets et évanescents : « des perceptions plus subtiles, tenant de l'impression, de l'atmosphère, des bruits de la mer, de la forme des nuages, de la couleur des nuits ou même... des rêves qui revenaient régulièrement en certains points géographiques précis » (*M* 204). Ces éléments apparemment impropres à l'orientation renvoient, à la fois, à l'ambiance qui permet de faire corps avec les lieux et à ce qu'on a pu appeler le « génie des lieux »²⁵.

L'utopie décrit généralement une société remarquable voire idéale, mais la société noé ne se distingue pas par une organisation sociale particulière : on trouve assez classiquement des personnages masculins pour diriger les divers domaines, mais sans réflexion politique sur le pouvoir et les formes de gouvernement. Les noés n'ont pas d'appareil

« Introduction, Borders, Ecotones and the Indian Ocean », dans *Eid*. (dir.), *Borders and Ecotones in the Indian Ocean : Cultural and Literary Perspectives*, Montpellier, Presses Universitaires de la Méditerranée, 2020, p. 12.

²⁴ Ils font également l'expérience de la pesanteur de l'eau douce, moins dense, dans laquelle Horn a l'impression d'« avoir doublé de poids » (*M* 317).

²⁵ On songe au *genius loci* antique, une réalité concrète que l'homme affronte dans son quotidien, et à l'ouvrage de Michel Butor, *Le Génie du lieu* [1958], Paris, Grasset, « Les cahiers rouges », 2015.

militaire et leur société n'est pas structurée par le travail, dépourvue qu'elle est de toute logique d'accumulation et de production. Leur activité vise surtout à se nourrir : récolte d'algues, pêche, pisciculture et conchyliculture dans des espaces aménagés en terrasses (*M* 332). L'organisation sociale ignore la surenchère sécuritaire ou le système de surveillance paranoïaque que l'on peut trouver dans certaines utopies. Dans une société plutôt fluide du fait de l'absence de frontières et de classes sociales, les structures ne pèsent pas et les individus évoluent librement. Les noés ne considèrent pas leur société comme parfaite mais ils veulent offrir une alternative aux valeurs terriennes : « Les noés ne sont peut-être pas le meilleur système humain, mais ils prouvent que la vie est faite d'autres valeurs qu'un cauchemar d'artefacts et de science » (*M* 239). Pourtant, la communauté noé n'est pas idéalement ouverte – la société utopique est généralement close sur elle-même – et le domaine du Volcan n'accueille pas sans âpres discussions « plus de cent émigrants » venant du domaine de la Grande Plaine (*M* 58), menacés par la proximité agressive des terriens. C'est le chef, Noah, qui insiste pour accueillir d'autres noés, susceptibles de redynamiser leur société en la faisant sortir de son autarcie et ainsi de briser l'équilibre « trop parfait » de la micro-utopie en abyme que forme le domaine du Volcan.

Emmolrev, jouant son rôle d'ethnologue, délivre un savoir sur le peuple observé mais avec une certaine modestie : il insiste sur la fluidité des relations sociales à travers la pratique de la conversation comme fabrique du tissu social (*M* 464). Remplis d'une sérénité qui tient presque de l'essence de leur être (*M* 467), les noés privilégient la spiritualité et le mode de l'intuition qui leur permet de mieux s'accorder à leur interlocuteur. Ils sentent, par exemple, quand une visite est opportune ou non (*M* 480). L'utopie de la relation s'inscrit dans des personnages qui peuvent servir de médiateurs tels les transfuges, passant de la terre à la mer, ou les hybrides comme le protagoniste Horn, fils d'un noé, Noah Noé, et d'une terrienne, Masha, astronaute prise en otage quand sa capsule spatiale amerrit chez les noés et qui finit par se convertir à leurs valeurs et épouser Noah (*M* 30). Noémi porte son statut de transfuge dans son prénom : « noé-mi... moitié-noé... moitié-terrienne... » (*M* 213). L'avenir de l'écotopie Mermere s'envisage de deux manières, dans l'espace et sur terre, mais sans volonté d'expansionnisme impérialiste. Les deux solutions restent en suspens : soit constituer une « arche de Noé miniature » (*M* 460) sur la planète Mu – une « nouvelle terre » (*M* 459) – en envoyant un exemplaire de chaque espèce sous forme d'embryon, sauf peut-être de l'homme afin d'éviter de renouveler les tragédies de la terre ; soit repartir vers les terriens avec Horn, qui a « le mal de terre » (*M* 481),

et envisager une possible « reconquête », mais sans passer par la violence qui est l'arme des terriens et à laquelle il faut renoncer (M 498).

Une écotopie anti-spéciste : la fraternité des vivants

L'écotopie de Verlomme s'inscrit dans ce que Graham Huggan a appelé le « cetacean turn », le changement dans la perception des cétacés survenu au milieu du XX^e siècle : par exemple, la baleine est passée de la figure d'un monstre tueur à un emblème charismatique des combats écologiques – revirement que certains peuples taxent d'hypocrisie et de néocolonialisme de la part des Occidentaux qui veulent leur dicter leur conduite²⁶. Il est vrai que la chasse à la baleine a été associée à des valeurs coloniales comme la conquête, mais cette activité ne peut être dissociée d'une quête métaphysique.

Quoi qu'il en soit, Mermere peut se lire comme une écotopie antispéciste dans la mesure où les relations entre humains et animaux sont renouvelées, échappant au schéma de la domestication et à la conception rationaliste et dualiste inspirée de Descartes qui sépare nettement humains et animaux. Dans son anthologie publiée en 2009, *Why Look at Animals ?*, John Berger montre la manière dont l'ancienne relation entre humain et animal a été rompue à l'ère industrielle, réduisant l'animal à l'état de bête avant d'en faire un simple produit de consommation²⁷. Mermere affirme une continuité naturelle et spirituelle entre les êtres humains et les autres animaux et, ce faisant, signe la fin de l'exceptionnalité humaine par la « convergence des espèces l'une vers l'autre » (M 350) souhaitée par la dauphine Loul et mise en pratique aussi par les noés. Les gros cétacés, cachalots et baleines, mettent volontiers leur puissance physique au service des noés pour les transporter ou convoier des marchandises comme la fusée terrienne (M 177), mais sans aucune contrainte. L'écotopie réalise pleinement le titre de l'essai de Donna Haraway, *When Species Meet*²⁸, une rencontre des espèces qui se modèlent l'une l'autre dans et par leurs contacts au point de revendiquer

²⁶ Graham Huggan, *Colonialism, Culture, Whales : The Cetacean Quartet*, London, Bloomsbury Publishing, 2018. Cf. aussi Philip Hoare, *Leviathan, or the Whale*, London, Fourth Estate, 2009.

²⁷ John Berger, *Why Look at Animals ?* [1980], Harmondsworth, Penguin Books, 2009 ; *Pourquoi regarder les animaux ?*, trad. Katya Berger Andreadakis, Genève, Éditions Héros-Limite, 2011.

²⁸ Donna Haraway, *When Species Meet*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2007, p. 4 ; *Quand les espèces se rencontrent*, trad. Fleur Courtois-l'Heureux, Paris, Les Empêcheurs de penser en rond, 2021.

une fraternité²⁹. Contre l'essentialisme, le naturalisme, les identités fixes, Donna Haraway prône des fusions temporaires, des confusions entre les genres, entre les espèces, entre les corps et les machines. Il s'agit d'imaginer de nouvelles « zones de contact » entre êtres vivants et aussi non vivants. Le « tournant océanique » pris par la critique s'accompagne d'un « tournant affectif » et l'anthropologue Hélène Artaud parle de « déferlante affective [qui] va profondément renouveler les principes et méthodologies scientifiques dans le sens d'un rapprochement corporel inédit avec l'animal aquatique »³⁰. Dans Mermere, noés et cétacés entretiennent des relations étroites qui incluent parfois des relations sexuelles, comme entre Noah et la dauphine Loul (*M* 152). À défaut de zoophilie, on pourrait parler d'« hydro-érotisme » à l'instar de Jeremy Chow et Brandi Bushman qui, selon une interprétation *queer*, insistent sur les connectivités érotiques que l'eau favorise au-delà des processus d'inhibition et de contrôle³¹.

Pour autant, la dauphine Loul conserve la mémoire des mauvais traitements imposés aux animaux : « en un autre temps les hommes avaient emprisonné les dauphins pour en faire des esclaves » (*M* 172). Elle évoque le dressage pour le spectacle des aquariums (« pirouettes en musique ») et l'expérimentation animale (« martyrs de laboratoire » *ibid.*). Ces souvenirs correspondent à des pratiques aujourd'hui débattues par les études animales³². De leur côté, les terriens continuent à conditionner les animaux : c'est le cas de Fion Ta, scientifique dévoyée et manipulée par Mahmud Al Kaswini (*M* 110), qui intervient sur le cerveau des orques³³ pour les rendre agressives et les transformer en machines à tuer – « des gladiateurs » (*M* 97) – ce à quoi elle renonce après avoir rencontré Horn et échappé aux terriens (*M* 447).

Au risque de l'anthropomorphisme et d'une disneyfication qui montre de gentils animaux, certains dauphins, marsouins ou baleines portent un prénom, ce qui leur donne une identité et en fait des personnages à part entière, mais qui évitent pour l'essentiel le piège de la

²⁹ Le noé Peyoti parle de Halin, le cachalot, comme de son « frère d'eau » (*M* 169).

³⁰ Hélène Artaud, *Immersion. Rencontre des mondes atlantique et pacifique*, Paris, La Découverte, 2023, p. 197.

³¹ Jeremy Chow, Brandi Bushman, « Hydro-eroticism », dans Laura Winkiel (dir.), *op. cit.*, p. 96-115.

³² Ainsi, Lori Gruen vise à remettre en cause les différentes formes de captivité (zoos, laboratoires, refuges, animaux de compagnie, etc.) et à étendre la compréhension des formes de souffrance subies par les animaux maintenus dans des environnements confinés ou contrôlés. Sa réflexion sur les implications morales du fait de conserver des animaux dans des zoos, des maisons et des sanctuaires et les différences entre ces espaces permet de définir une éthique de la captivité. Lori Gruen (dir.), *The Ethics of Captivity*, Oxford, Oxford University Press, 2014.

³³ Non transformées génétiquement, des orques servent cependant de gardiennes pour le Grand Centre des noés (*M* 137).

mièvrerie même si l'idylle contrariée entre les baleines Chac et Oona, modulée en une triste complainte, frôle le mélodrame (*M* 166). Les animaux vivent en liberté autour des noés, en interaction et communiquant avec eux par une forme de télépathie. Les relations se caractérisent par une intercompréhension qui passe au-delà du langage même si chacun comprend plus ou moins le langage de l'autre : « Le langage de Chac était moins riche en images et en vocabulaire que celui des dauphins, car son mode d'expression se fondait principalement sur les émotions » (*M* 129).

Utopie de la « fluence » océanique

Mermere forme une civilisation maritime où « tout circule, tout est dans tout » et, comme pour le fleuve d'Héraclite, « il n'y a jamais deux fois le même paysage, jamais deux fois les mêmes sensations » (*M* 81). Entre immersion sous-marine et intimité océanique, la société évolue dans un univers liquide et syncrétique : « Les courants sont des cycles presque éternels qui charrient le passé... Tout se renouvelle et tout s'accumule » (*M* 126) ; « Toute eau mène à la mer et inversement » (*M* 320). L'eau est un intermédiaire et une modalité de connexion. Le mode de déplacement le plus naturel est la nage qui se pratique en harmonie avec les animaux marins dans une relation fusionnelle avec l'océan. Alors que l'océan est habituellement représenté comme une force contre laquelle on lutte, les tempêtes et les ouragans sont parfaitement négociés par les noés, des êtres de l'eau, sans recourir à la technologie terrienne qui s'enorgueillit d'une machine « tenant à la fois du télescope et du canon » (*M* 265) capable de détruire les typhons. Au sein de l'océan, les courants marins, le mouvement des marées, l'oscillation des vagues, le flux et le reflux rythment les relations complexes qu'entretiennent les noés avec les autres espèces marines, contribuant à une écologie culturelle et multi-espèces. Cet univers liquide de flux, de connexions et de variations marque une spécificité matérielle et phénoménologique de l'océan qui favorise l'avènement d'un monde toujours en mouvement.

Dans un numéro de la revue *Atlantic Studies*, Hester Blum suggère d'élargir à l'ensemble des sciences humaines et sociales les études océaniques pour aborder dans une perspective nouvelle « les questions d'affiliation, de citoyenneté, d'échanges économiques, de mobilité, de droits et de souveraineté »³⁴. Monde des échanges et de la mobilité,

³⁴ « By shoving off from land – and nation-based perspectives, we might find new critical locations from which to investigate questions of affiliation, citizenship, economic exchange,

Mermere se caractérise de fait par une véritable « fluidité » ou « fluence océanique », « oceanic fluency » pour reprendre une formule de Sidney Dobrin qui veut dé-terrorer (« un-earth ») l'écocritique tout en proposant une épistémologie « submersive »³⁵.

La civilisation des noés relève du concept qu'Elizabeth DeLoughrey nomme « sea ontologies »³⁶ (« ontologies marines ») pour marquer l'évolution des représentations associées à l'océan, désormais considéré comme un territoire d'interactions multi-espèces, y compris sous-marines, et rattaché à l'histoire humaine. Dans le roman, les ontologies marines sont avant tout relationnelles et s'édifient sur une mise en corrélation des savoirs ancestraux portés par Mush, le vieillard aveugle mémoire du groupe, de l'histoire et des systèmes de connaissances non humains, selon une poétique de la relation et une esthétique sous-marine.

3. Conclusion

La représentation littéraire de l'écotopie de Verlomme peut s'appréhender dans le cadre d'une hydro-critique, d'une écocritique bleue prolongeant l'*Oceanic Turn* pris par les études environnementales. Le roman est un contre-récit à la fois au terracentrisme et à l'anthropocentrisme. Mermere forme une eu-topie davantage qu'une utopie car le lieu, quoique vaste, est identifiable sur la planète Terre et cette océanisation de l'humanité paraît plutôt heureuse. Mermere est une réaction à la catastrophe écologique et n'existe que parce que la Terre a connu une forme d'apocalypse³⁷. L'océan joue un rôle central dans l'écologie globale et l'appréhension de la crise environnementale. La société des noés n'est sans doute pas idéale – utopique au sens propre – mais elle constitue une écotopie, alternative à la civilisation terrienne, respectueuse des écosystèmes marins ainsi que des animaux, considérés comme des égaux. L'écotopie développe une véritable éthique de la relation qui permet de renouveler l'humanisme. Au-delà du merveilleux

mobility, rights, and sovereignty ». Hester Blum, « Introduction : Oceanic Studies », *Atlantic Studies*, vol. 10, n° 2, 2013, p. 151-155.

³⁵ Ce terme est un composé de « submersible » et de « subversive ». Sidney I. Dobrin, *Blue Ecocriticism and the Oceanic Imperative*, London, Routledge, 2021, p. 8, 11.

³⁶ Il s'agit d'une épistémologie qui permet d'analyser l'océan comme force continuellement agie par l'humain et le non-humain, le biologique et le géophysique, l'histoire et le présent, mais aussi producteur d'un nouvel imaginaire en lien avec les questions de pollution et de changements climatiques. Cf. Elizabeth DeLoughrey, « Submarine Futures of the Anthropocene », *Comparative Literature*, vol. 69, n° 1, p. 32-44.

³⁷ Cf. Jean-Paul Engelibert, « Après la catastrophe, l'utopie », dans Jean-Paul Engelibert, Raphaëlle Guidée (dir.), *Utopie et catastrophe*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, « La Licorne », 2015, p. 239-253.

mis en scène et qui valorise l'imagination, la civilisation des noés se caractérise par le sens de la mesure, la raison et une absence d'absolutisme.

L'écotopie que forme Mermere fait éclater le cadre spatial conventionnel de l'utopie : un espace ouvert, faiblement territorialisé – pas d'État-nation –, intensément relationnel et propice aux circulations et aux réinventions, un écotone d'où émerge l'écotopie. Elle relève d'un imaginaire mondial ou global de l'Océan en tant que réseau interconnecté, d'une « modernité liquide » exacerbée par rapport à la conception de Zygmunt Bauman. Les flux transnationaux et transocéaniques, la déterritorialisation du capitalisme mondial en viennent à jeter les bases d'un univers marqué par un mouvement permanent à l'instar des vagues, aux yeux de Zygmunt Bauman, qui considère qu'aucune forme de vie sociale n'est capable de retenir longtemps sa propre forme et oppose cette liquidité contemporaine à la « solidité » des institutions et des formes de pouvoir d'hier³⁸. L'hydro-critique favorise une lecture politique du genre littéraire de l'écotopie, qui n'est pas strictement codifié et se caractérise principalement par une préoccupation écologique. Dans cette optique qui est aussi celle de Robert T. Tally, la vocation de l'utopie à l'ère de la mondialisation est de donner un sens au flux du pouvoir transnational de la postmodernité en projetant une nouvelle cartographie postnationale. Alors que la domination du capitalisme mondial semble faire de l'utopie un projet impossible, Tally considère que « [l]'utopie est partout aujourd'hui³⁹ ». Pour cela, il faut considérer l'utopie comme un processus littéraire de modélisation, qui permet de comprendre le monde afin de le réformer, et non comme une simple représentation d'une société idéale d'un autre lieu ou d'un autre temps.

« Le futur n'est pas un espace vierge ; il est déjà balisé »⁴⁰, observe justement Yannick Rumpala qui reprend par ailleurs la formule de Marius de Geus de « navigational compass »⁴¹, mais une boussole de navigation de l'ordre du symbolique. Plutôt que d'offrir le plan d'une organisation idéale, les utopies écologiques jouent le rôle d'un dispositif d'orientation sur le long terme pour accompagner une résolution des problèmes environnementaux observés.

Yves Clavaron
(Université Jean Monnet Saint-Étienne)

³⁸ Zygmunt Bauman, *Liquid Life*, Cambridge, Malden (MA), Polity, 2005 ; *La vie liquide*, trad. Christophe Rosson, Rodez, Le Rouergue/Chambon, 2006.

³⁹ « Utopia is everywhere today ». Robert T. Tally, *Utopia in the Age of Globalization. Space, Representation, and the World-System*, New York, Palgrave Pivot, 2013, p. 9.

⁴⁰ Yannick Rumpala, *op. cit.*, p. 243.

⁴¹ Marius de Geus, « Ecotopia, Sustainability and Vision », *Organization & Environment*, vol. 15, n° 2, 2002, p. 187-201.